



Universiteit
Leiden
The Netherlands

**Appropriation foncière, migrations agricoles et conflits armés en pays
Dogon (Mali)**
Poudiougou, I.

Citation

Poudiougou, I. (2023, October 12). *Appropriation foncière, migrations agricoles et conflits armés en pays Dogon (Mali)*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/3643682>

Version: Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3643682>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Deuxième partie

Migrations agricoles

5

De la « paix coloniale » à la (re)occupation de la plaine du Seeno-Gondo

Indissociables des systèmes fonciers en pays Dogon, les migrations rurales ont pris différentes formes dans le temps long de l'histoire de ces sociétés paysannes. Dans la première partie de cette recherche consacrée au régime d'appropriation foncière, j'ai tenté de démontrer comment les formes de gouvernement lignager ou familial des ressources naturelles peuvent déboucher sur différentes stratégies d'adaptation. Les cadets sociaux, ceux qui sont exclus de la gestion et dépendent des aînés sociaux, peuvent opter pour la migration comme stratégie d'adaptation à une situation qui leur est défavorable. L'étude des récits de fondations et de la formation des terroirs historiques a permis ainsi de mettre en évidence les trois générations de villages fondés à travers ce processus de départ vers de nouvelles terres et d'autonomisation des cadets sociaux. Ces migrations rurales et ces formes de colonisation foncière ont pris des formes diverses et des destinations variées selon les contingences historico-politiques dans lesquelles elles ont eu lieu. Par colonisation foncière, je fais référence aux mouvements des populations qui de la falaise ou du plateau ont investi la plaine du Seeno en quête de terres agricoles. Ces mouvements de colonisation foncière ont eu lieu à un moment historique particulier marqué par la convergence d'un ensemble de facteurs sociopolitiques et sécuritaires. Ainsi la colonisation foncière est ici entendue comme le départ d'une partie importante des populations dogons des villages-mères pour fonder de nouveaux hameaux de culture.

5.1 Couloirs migratoires et colonisation foncière

La perspective théorique adoptée dans cette étude, ces migrations de colonisation foncière diffèrent des migrations agricoles des Dogons vers la région de Sikasso (Koutiala et Yanfolila en particulier). La colonisation foncière s'accompagne d'une appropriation de la terre et de ses ressources selon les principes cardinaux des régimes d'appropriation foncière des villages-mères (primogéniture, primovéniture) et une reproduction des dynamiques de pouvoir intra-lignager et intra-villageois tel que développé dans les chapitres consacrés à l'appropriation foncière. En cela la colonisation foncière se présente comme l'extension des villages-mères dont les institutions sociofoncières se déploient à travers la plaine du Seeno suivant une dynamique d'occupation des terres basée sur des couloirs migratoires précis. Ces couloirs sont construits à partir d'une mémoire lignagère ou villageoise qui encadre chaque couloir dans des trajectoires migratoires remontant à deux ou trois siècles avant l'insécurisation de la plaine du Seeno par les formations politiques comme les Bamanans de Ségou, les Mossis du Yatenga ou les Peuls du Macina.

À l'opposé de la colonisation foncière, les migrations agricoles vers le sud du Mali se caractérisent par le départ des Dogons en dehors de leurs terroirs historiques d'origine vers d'autres entités sociohistoriques, linguistiques et politiques. Ils partent vers d'autres pays où la possibilité de reproduction des institutions sociofoncière des terroirs historiques d'origine est nulle. En ce sens, ils deviennent des étrangers sur des terres nouvelles et sont soumis à de nouvelles institutions sociofoncières, à de nouvelles règles d'organisation des rapports à la terre et à ses ressources. Cette distinction entre colonisation foncière et migration agricole est utile à préciser ici puisque cette partie de la thèse, consacrée à l'étude de ces deux phénomènes comme dérivant d'une même logique de quête de terres des Dogons, appréhende la migration agricole des Dogons dans le sud du Mali à partir des années 1960 comme une prolongation des mouvements de colonisation foncière initiés au début du 20^{ème} siècle. Si les colonisations foncières ont conduit les Dogons à occuper ou réoccuper les terres situées dans la plaine du Seeno selon des couloirs migratoires lignagers perpendiculaires qui partent du pied des falaises de Bandiagara en direction de la frontière du Burkina, les migrations agricoles se caractérisent par des mouvements hors de cet espace sociohistorique occupés majoritairement par les Dogons vers d'autres régions où leur présence est tout à fait nouvelle. C'est en ce sens que j'aborde la migration agricole comme une conséquence de la fin des terres immédiates au « vieux pays Dogon » qui, à partir des années 1950-1960, a atteint ses limites maximales d'extension (Gallais, 1975). Dans la littérature anthropologique sur les Dogons, le phénomène migratoire s'est rapidement constitué en objet d'étude incontournable en raison à la fois des régimes d'appropriation foncière fondés sur une corrélation entre augmentation des membres males des lignages et l'extension des terres cultivées par celui-ci d'un côté, et la centralité des migrations originelles des Dogons du Mandé vers les régions autour de Bandiagara. Les mises en récits du passé, les mythes, légende ainsi que les références mythico-rituels mettent en évidence ce rapport ininterrompu entre les formes sociales et politiques que les premiers anthropologues ont rencontré au pays Dogon et ces migrations originelles qui seraient parties du Mandé. Cependant les premiers travaux, notamment ceux de Marcel Griaule et de Germaine Dieterlen ont accordé plus d'importance aux dimensions mythico-rituelles.

Les travaux fondateurs comme *Masques dogon* et *Dieu d'eau* publiés respectivement en 1938 et 1948 par Marcel Griaule mais aussi, *Renard pâle* copublié par Marcel Griaule et Germaine Dieterlen en 1965 se sont surtout intéressés dans ces travaux aux dimensions mythiques des migrations parmi les Dogons. Pour eux, l'intérêt portait particulièrement sur ce qui pourrait être considérée comme des migrations originelles du Mandé, des mythes fondateurs et des constructions cosmogoniques. La rencontre de l'école anthropologique de Marcel Griaule avec

les Dogons a donné lieu à une production scientifique prolifique dans l'histoire de l'anthropologie et celle-ci a porté sur divers aspects de la vie sociale, économique, politique et religieuse du groupe. De nombreuses publications ont ainsi porté sur les représentations de la vie et de la mort, les pratiques rituelles, l'organisation sociale, la cosmogonie, les mythes, les modes de répartition de l'autorité, l'architecture, la musique et les langues.

Si ce champ de recherche sur le phénomène migratoire dans une perspective mythico-historique et cosmogonique a eu un écho considérable, c'est surtout le volume *Organisation sociale des Dogon* publié par Denise Paulme en 1940 qui ouvre les premières recherches sur l'appropriation de la terre et de ses ressources. Contrairement aux horizons interprétatifs du phénomène sous l'angle des constructions mythiques et cosmogoniques, Paulme met en évidence comment les rapports sociaux internes aux lignages et aux villages sont construits à travers les rapports à la terre et à ses ressources. En cela, ce volume de Denise Paulme peut être considéré comme précurseur à la fois de l'étude des régimes d'appropriation foncière et des institutions sociofoncières parmi les Dogons.

Pour ces premiers travaux de Marcel Griaule et de Germaine Dieterlen, l'étude du phénomène migratoire parmi les Dogons s'est révélée nécessaire étant donné que les Dogons, comme d'autres groupes ethniques, enracinent leur histoire et celle du peuplement de l'espace qu'ils occupent dans ces récits de migrations originelles. Les récits de fondations et de migrations des différents groupes dogons situent leur origine dans les terres glorieuses du Mandé qui ont donné naissance à de puissantes organisations politiques comme l'Empire du Mali. Constitutif des récits de fondations, l'étude des récits migratoires devient essentielle à la fois pour approcher les auto-mises en récits de l'histoire que les Dogons font des migrations originelles et c'est dans cette perspective que se sont inscrits les travaux ethnologiques précédemment cités.⁶² Dans cette perspective, l'étude du phénomène migratoire sert à mettre en évidence le passé du groupe, à le situer dans un espace-temps historique et particulièrement à expliciter divers aspects de la vie du groupe que la mission s'était engagée à documenter, analyser et interpréter en s'appuyant aussi sur le fait migratoire.

Cependant, sans mettre en cause l'importance de cette approche de la question migratoire, l'instauration du régime colonial à partir de la prise de Bandiagara le 29 avril 1893 (Touquet, 2010), quelques décennies avant le début de la mission

⁶² Avant la mission dirigée par Marcel Griaule, Louis Desplagnes (1907) avait formulé quelques hypothèses sur l'histoire des migrations dogons et du peuplement des régions exondées du delta intérieur du fleuve Niger dans le *plateau central Nigérien*. Les travaux menés à partir des années 1930 vont ainsi explorer d'autres hypothèses à partir des données ethnographiques recueillies par les membres de la mission du Pr. Griaule pour finalement établir un itinéraire approximatif de cette migration originelle du Mandé vers ce qui deviendra le *dogo-ginri*, le pays Dogon.

dirigée par Marcel Griaule, avait mis en marche une dynamique de colonisation foncière de la plaine du Seeno. Cette dynamique n'a pas fait l'objet d'une étude systématique par les membres de la mission malgré les mutations profondes qu'elle introduisait dans la vie sociale et politique des Dogons. Après le champ d'étude ouvert par Denise Paulme, il faut attendre les travaux de Jean Gallais à partir des années 1975 pour que la problématique migratoire commence à être appréhendée comme phénomène contemporain de grande ampleur bouleversant les structures sociales villageoises et l'espace villageois.

Avant la publication de son volume, la publication de sa thèse *Le delta intérieur du fleuve Niger, étude de géographie régionale*, publiée en 1968, avait introduit à une nouvelle manière d'étudier les sociétés sahéliennes dans leurs interactions avec les milieux naturels. Contrairement à l'approche de l'anthropologie coloniale alors pratiquée les travaux cités plus haut, Jean Gallais était un géographe et Denis Retaillé dira de l'approche proposée par Galais qu'elle ouvrait « *une voie scientifique qui étonne bien qu'elle soit à l'origine du comparatisme fondateur d'hypothèses : décrire et expliquer ce qui se présente à nous, comme c'est là, sans trier, sans oublier, sans exclure, autrement dit sans s'arrêter à la référence du passé qui montrerait ce qui est digne ou non d'intérêt, mais sans non plus se projeter trop vers le futur* » (Retaillé, 1999). C'est cette approche qui se trouve particulièrement exposée dans le volume de Jean Gallais, *Pasteurs et paysans du Gourma. La condition sahélienne* publié en 1975.⁶³

Accueilli avec enthousiasme, la publication de ce volume marque un moment de rupture dans l'étude du phénomène migratoire parmi les Dogons. Loin des interprétations mythiques et cosmogoniques, ce que Jean Gallais offre au lecteur est un tableau complexe d'une société paysanne en pleine transformation. Dans les chapitres qu'il consacre aux pays Dogon, il décrit les ruptures radicales que les structures sociopolitiques des villages dogons traversaient au contact de la colonisation, de l'impôt, du phénomène des chefs de cantons, des travaux forcés, de l'imposition de l'école d'une part. Il y décrit également les vastes mouvements de descente dans la plaine du Seeno et l'extension progressive des espaces cultivés vers les confins du Burkina Faso, les départs volontaires ou forcés de certains Dogons vers les régions sud-ouest du Mali et leurs emplois dans les projets coloniaux, les difficultés des sociétés villageoises à réintégrer les migrants de retour et la propension de ces derniers à s'installer de plus en plus dans la plaine du Seeno en raison des conversions à l'islam ou au christianisme, d'autre part.

⁶³ Il est utile de signaler la parution de Jean-Loup Amselle (1976), *Les migrations africaines. Réseaux et processus migratoires*. Paris : Français Maspero, Éditeur, 126 pp. Collection : Dossiers africains. Ce travail faisait un état des lieux de ce phénomène contemporain dont à l'échelle du continent avec un regard particulier sur la région ouest-africaine.

À partir de cette publication, il est possible de repartir les migrations dogons en deux types de mouvements interconnectés : un mouvement interne au sein du pays Dogon où la colonisation foncière pousse les fronts agricoles dans la plaine du Seeno jusqu'au contact des Dafing set des Samogos dans les zones frontalière entre le Mali et le Burkina Faso et un deuxième mouvement qui se lance au-delà du pays Dogon vers le sud-ouest malien et Kumasi au Ghana.

Pour mieux saisir les migrations agricoles des Dogons dans le sud-ouest du Mali, ce chapitre restitue cette première phase du phénomène à partir de l'étude de la colonisation foncière qui a permis aux villages-mères, les *ana-pey*, de se déployer dans la plaine du Seeno. Pour ce faire, je mets en dialogue les données ethnographiques tirées de mes enquêtes de terrain avec certains travaux de la littérature anthropologique cités plus haut d'un côté et de l'autre ce dialogue se prolonge avec un ensemble de recherches qui se sont intéressées à la question migratoire parmi les Dogons à la suite de Jean Gallais. Dans ce sens, le volume d'Isaïe Dougnon, *Travail de Blanc, travail de Noir. La migration des paysans dogon vers l'Office du Niger et au Ghana (1910-1980)*, publié en 2007 constitue une des références principales. À travers une enquête fouillée auprès des migrants dogons dans l'Office du Niger et au Ghana, ce volume revient sur les mouvements de migrations hors du pays Dogon. Ce dialogue avec la littérature révèle à la place du phénomène migratoire comme une caractéristique centrale des sociétés.

Les bouleversements sociopolitiques commencés avec la chute des formations politiques locales au contact de la colonisation française a induit des changements structurels de grandes ampleurs. Le matériel ethnographique recueilli auprès de mes interlocuteurs dont certains ont été acteurs et témoins de ces basculement permettent de mettre en perspective comment les sociétés paysannes dogons sont loin d'être « *un monde clos, conservateur, désagrégé sous l'action des forces qui lui sont totalement extérieurs et incapable en substance d'initiative autonome (...)* » (Levi, 1989). L'ouverture du pays Dogon voulu et encouragé par la colonisation a été accompagné d'une transformation des dynamiques villageoises et de ses institutions sociofoncières. L'espace socio-historique du pays Dogon s'est étendu à la fois sous l'impulsion des chefs de lignages comme voyaient dans l'occupation des terres dans la plaine du Seeno un extension de leurs terroirs historiques. En même temps, les cadets sociaux investissaient ces mêmes terres comme une tentative de se soustraire au poids des structures lignagères afin d'accéder à la respectabilité sociale à partir des nouvelles opportunités qu'offraient les terres nouvellement défrichées en termes de production céréalières et de constitutions de troupeaux individuels.

5.2 Du « vieux pays Dogon » au « nouveau pays Dogon »,⁶⁴, la réoccupation du Seeno

Les mouvements de colonisation foncière partent des villages-mères, ces villages de premières installations des groupes dogons situés sur le plateau, dans la falaise et dans quelques rares cas dans la plaine vers le reste de la plaine du Seeno et du Gondo. Les auteurs des différents récits de migration et de fondation⁶⁵ que j'ai collectés et d'autres cités dans la littérature existante laissent entendre qu'à l'image des zones de falaises et de plateau, la plaine du Seeno aurait été investie par des groupes dogons arrivés du Mandé. La fondation des premiers villages dans la plaine du Seeno remonte au temps des migrations originelles, c'est-à-dire, de l'arrivée des premiers Dogons dans cette partie exondée du fleuve Niger. Au-delà des chronologies proposées au début du 20^{ème} siècle (Griaule, 1938 ; Desplagnes, 1907 ; Delafosse, 1912 ; Arnaud, 1923), des récentes recherches en archéologie situent, entre le 11^{ème} et le 14^{ème} siècle, la fondation des premiers villages dans le Seeno (Fagnola, 2009 ; Robion-Brunner, 2010 ; Guindo, 2011 ; Keita, 2011).

Les villages comme Woru des MoroPujé, Ogodugu, de Tem et Nin-Bèrè des Ongoïba de Pomurun dans la plaine du Seeno. Ces différents sites ont été occupés durant cette période par les Dogons et les récits de fondation et de migration, dont j'ai exposé certains dans la première partie de cette thèse,⁶⁶ insistent sur le Mandé et le Wagadu comme des lieux de départ de ces populations qui fuyaient à la fois la conversion à une nouvelle religion et la sécheresse (Guindo, 2011 : 297-298). Ainsi ces villages font partie des premières occupations les plus avancées dans la plaine comparativement aux villages situés dans les proximités de la falaise qui restaient incorporées dans les structures sociofoncières des villages de falaise ou de plateau. Ces lignages qui ont fondé les premiers villages dans le Seeno et dans le Gondo conservent, encore de nos jours, une primauté culturelle et foncière⁶⁷ sur ces lieux parmi les Dogons, même si certains comme les Ongoïba ont quitté par exemple les villages du Seeno pour aller plus loin dans le Gondo au 16^{ème} siècle sous la pression des Mossi du Yatenga (Guindo, 2011).

Dans le cas du Seeno, d'une part, les populations revendiquent l'ancienneté de

⁶⁴ Gallais (Jean). *Pasteurs et paysans du Gourma : la condition sahélienne*. Bordeaux, Centre d'Études de Géographie Tropicale, 1975, 239 p.,

⁶⁵ Comme celui des Pujugo duquel les chapitres précédents donnent un approfondissement

⁶⁶ Le troisième chapitre de cette thèse est consacré au récit de fondation et de migration des MoroPujé et la fondation des trois villages-mères que sont KanKomurun (Kani-Kombolé), Woru (Wol-Maoundé) et Anwrun (Amani).

⁶⁷ Nous allons longuement revenir sur cet aspect dans les sous chapitres consacrées aux couloirs de colonisations foncières des différents groupes dogons qui partent de la falaise pour s'enfoncer le plus loin possible dans la plaine.

l'occupation des lieux à travers des traces qui se manifestent par la présence de puits, de vestiges d'édifices, de certains arbres et d'autre part, l'ancienneté est mise en avant via la perpétuation de pratiques culturelles dans certaines mares ou autels dont la fondation remonte au temps de l'arrivée des premiers ancêtres (entre 11^{ème} et le 14^{ème} siècle). Ce plat pays donnait libre accès à des terres immenses et promettait fertilité des sols. Cependant, l'insécurité créée par ces deux entités politiques voisines des Dogons s'est traduite en domination politique et en exploitation économique des populations du Seeno-Gondo mais surtout en extraction continue d'esclaves, de bétails et de grain. Des pressions externes ont contraint les Dogons à l'abandonner ces villages de la plaine au profit des sites de la falaise et du plateau, plus défensifs et protecteurs. Ces pressions sont nées au lendemain de la chute de l'Empire Songhaï en 1590 (Fauvelle, 2018) d'une part et d'autre part de la mise en place d'une part du royaume mossi du Yatenga (1540-1750) (Izard, 1988) et de la naissance d'un état théocratique peul dans le delta intérieur du Niger autour de 1818.

Ces deux formations politiques expansionnistes et esclavagistes ont soumis le Seeno-Gondo à des conditions insupportables. Les Dogons du Seeno-Gondo ont ainsi été contraints de se replier sur les falaises ou dans le plateau pour échapper à ces pressions exercées par le royaume Mossi du Yatenga puis par l'Empire peul du Macina à partir de 1600 jusqu'aux environs de 1870 avec la prise de Djenné puis de Hamdallaye en 1862 par El Hajj Oumar Tall. Ces facteurs historiques locaux ont occasionné le repli de nombreux villages vers la falaise ou sur le plateau.

Une partie non négligeable des villages installés en plaine depuis plusieurs siècles se sont ainsi repliés dans les falaises et sur le plateau, lieux difficiles d'accès à la cavalerie mossi et peul. Les plateaux et la falaise, dont les hauteurs varient entre 400 et 700 mètres, rendent leurs habitants capables de freiner toute tentative d'incursions armées. De nombreux hameaux et villages installés dans la plaine du Seeno ont été ainsi abandonnés créant une situation de concentration humaine dans les villages plateau et de falaise. Cependant la fuite face aux agressions et violences exercées par des voisins belliqueux a pour conséquence d'exposer ces paysans aux conditions climatiques rudes du plateau et l'absence de terres cultivables suffisantes. De même, cette concentration de population dans des espaces réduits rend vulnérable à la propagation des maladies, y compris une diffusion rapide des épidémies et cela crée également les risques de famine en raison de la disproportion entre la taille de la population ainsi concentrée et les récoltes obtenues de la culture des espaces réduits. Les famines de 1911-1914 sont caractéristiques de cette situation de concentration de population (Gallais, 1975 :- 166).

La convergence de facteurs sociopolitiques liés à la domination des Mossis du Yatenga et celle des Peuls du Macina a contribué à l'association exclusive du

peuplement dogon aux deux aires géographiques accidentées que sont la falaise et le plateau. Les siècles suivants, ce mouvement de repli des Dogons a fait de la plaine un espace non occupé sur lequel des chefferies peuls, incorporées à l'Empire peul du Macina, venus du delta intérieur vont installer leur domination, à partir du début de 19^{ème} siècle. C'est le cas des Bari de Diankabou qui établissent une chefferie peul sur cette partie de la plaine et imposent une domination locale sur les hommes et les ressources. Ils accentuent par ailleurs les prélèvements en esclaves, bétails et grains sur les populations qui sont restées dans les villages de la plaine du Seeno-Gondo. Ce moment de l'histoire locale reste vif dans la mémoire populaire en pays Dogon et les personnes âgées s'y réfèrent en évoquant les épisodes de l'histoire qui ont mis les Dogons à de rudes épreuves dans la plaine. Un patriarche Pujugo du village de Woru se rappelait, lors de mon séjour, que son père lui racontait ceci à propos du *Pulo son wagati* :

« Lorsque nos grands-parents ont fait face à cette situation du temps du Macina, il y avait une sentinelle sur cette colline. Les hommes y montaient la garde à tour de rôle. C'était le Pulo son wagati, le temps des cavaliers peuls. Ces derniers se réunissaient à Tagrou [autre village de plaine du Seeno] avant de se diriger vers la mare de Anakaga (village situé à une vingtaine de km de Woru). Ces cavaliers étaient si nombreux qu'on pouvait apercevoir la poussière que les chevaux soulevaient depuis cette colline. La personne qui montait la garde avertissait le village par le battement de tambour, en y frappant trois fois. Hommes et femmes, tous ceux qui se trouvaient hors du village, se sauvaient espérant regagner le village. Les cavaliers ne pénétraient pas dans notre village mais enlevaient les gens qu'ils appréhendaient aux alentours.

Lorsqu'ils prenaient quelqu'un, ils l'attachaient à leurs chevaux et les traînaient dans le sable jusqu'à Douentza. Ceux qui restaient en vie étaient vendus comme esclaves tandis qu'un grand nombre de personnes mouraient avant d'atteindre la destination. (...) Les Babadji⁶⁸ [Peuls du Macina] ont pris beaucoup des nôtres qui ont ainsi fini en esclavages ou décédés en cours de route. Ceux qui étaient vendus devenaient ensuite des bergers pour garder les troupeaux. Tous les gens noirs que tu vois là-bas parmi eux sont des gens dont les ancêtres ont été pris ici et vendus au temps du Macina. Ces noirs n'ont plus d'histoire propre et n'ont plus aucun lien avec les endroits d'où leurs ancêtres ont été pris. Quelques rares personnes ont gardé une certaine mémoire de leur origine et savent ne pas appartenir au monde de leurs maîtres mais c'est une infime minorité. Donc ce qui se passe aujourd'hui est une sorte de revanche divine, de retournement des choses.

⁶⁸ Dans d'autres entretiens avec des patriarches, aucune référence aux Peuls du Macina sous l'appellation Babadji.

Ils [Peuls] sont entrés en guerre avec cette mémoire de dominants, de soumettre les Dogons. Mais les choses ne vont pas vraiment en leur faveur. Au temps du Macina, la plaine était vide. Il y avait que quelques rares villages dogons qu'on pouvait trouver mais la plupart des gens s'étaient réfugiés dans les falaises. À Woru, nous sommes restés à notre place, depuis la fondation du village. Les cavaliers ne pouvaient pas rentrer dans ce village et ils le savaient. C'est pourquoi ils enlevaient les gens alors qu'ils travaillaient dans leurs champs ou lorsqu'ils couraient vers le village. Mais aucun cavalier peul n'a mis les pieds dans Woru. »⁶⁹

Les propos de ce patriarche soulignent en particulier le fait que les Pujugo de Woru ont été épargnés par les incursions armées provenant des Mossis puis des Peuls du Macina. Une telle position est soutenue par la place qu'a occupé ce village dans la production du fer pour l'ensemble de la région. Matériau indispensable dans la fabrication des armes et autres instruments pour les cavaliers, la maîtrise des métiers de sidérurgie fait de ce village un point de production indispensable à l'activité guerrière des formations politiques esclavagistes mais aussi un point de ravitaillement d'autres villages dogons en métal nécessaire à la fabrication des armes pour résister aux incursions armées et aux razzias. Ce qui donne à ce village un statut particulier parmi d'autres villages de la plaine du Seeno non seulement en raison de l'ancienneté de l'occupation mais aussi de la maîtrise du travail de sidérurgie. Cependant il est aussi important de souligner que la production de fer place durant cette période participe de deux registres antagonistes puisque « *la demande de fer augmente alors, à la fois, pour permettre aux populations de se défendre contre les chasseurs d'esclaves, mais également pour réaliser les fers et les chaînes nécessaires pour entraver les captifs* » (Fauvelle, 2018 : 536).

L'établissement de cette nouvelle domination politique s'est accompagné d'un changement radical dans la manière de penser les ressources naturelles présentes dans le Seeno et leur gestion. Les Peuls Bari qui ont conquis la région sont porteurs d'un bagage administratif particulièrement organisé et forgé dans le système de gestion impérial des ressources foncières du Macina. Cependant, la conquête du Seeno-Gondo ne semble pas avoir été suivie par la mise en place d'un système foncier strictement organisé sur le modèle que connaissait déjà le delta intérieur du fleuve Niger à la même époque. De plus, les nouveaux maîtres des lieux ont trouvé sur place d'autres groupes peuls qui sillonnaient déjà ces localités en y transhumant, à la recherche de nouvelles ressources pastorales pour leurs troupeaux. Le groupe peul considéré comme l'un des premiers à s'aventurer dans la plaine du Seeno pour s'y installer serait originaire du delta intérieur du fleuve

⁶⁹ Entretien Amadou Waga, Wol, août 2019.

Niger. Leur arrivée est datée par Ibrahima Barry (Barry, 1993 : 361-371) à la fin du 15^{ème} siècle ou du début du 16^{ème}.

Selon Barry, ces groupes peuls originaires du delta inondé seraient au nombre de quatre dont les premiers à pâturer dans le Gondo sont les Wakambé (Dicko), les Wolarbé (Bolly) et les Yirlabé. Ces trois premiers sont rejoints par une fraction de peuls Fittoobé (Bari) dirigé par Ndoulo qui occupe, dans les récits de migrations des Peuls du Gondo une place centrale puisque « *l'identification à Ndoulo et à travers lui à l'origine massinaké est d'autant plus forte chez les Peul du Gondo, qu'elle se trouve vérifiée par leurs généalogies. (...) Dans les villages peul du Gondi et presque dans toutes les familles, l'on est capable de citer ses ascendances jusqu'à l'ancêtre commun, Ndoulo* » (Barry, 1993 : 364). La création de cet empire peul dans le delta inondé est suivie par des guerres d'expansion au 19^{ème} siècle jusqu'à sa conquête par El Hajj Omar Tall en 1862. L'expansion territoriale débouche sur la domination des populations non peuls et l'intégration des territoires exondés comme le Seeno et le Gondo dans l'empire peul du Macina. Le Kounari étant, à cette époque, l'une des provinces importantes du Macina, une percée plus à l'est pousse les paysans dogons vers les falaises et sur le plateau qui aboutit à la mise en place de chefferies peuls dans le Seeno et dans le Gondo.

Les travaux d'Ibrahima Barry nous renseignent, par ailleurs, sur le fait que d'autres Peuls avaient migré dans le Seeno avant la fondation de la théocratie peule du Macina. Certains de ces lignages peuls (également originaires du delta inondé) s'étaient d'abord installés dans le Gondo, aux environs de Douentza, avant de poursuivre vers le Seeno à la suite de différends avec l'arrivée d'autres peuls depuis le Macina. Barry (1993) évoque, pour cette période d'avant la formation de l'empire peul du Macina, une cohabitation pacifique entre Peuls et Dogons ainsi que le développement d'un système d'échanges basé sur la reconnaissance réciproque. Les litiges étaient mineurs et la disponibilité des ressources rendait les affrontements rares étant donné la possibilité pour les uns et les autres de changer de lieu d'habitation en cas de conflits internes (Peuls vs Peuls, Dogons vs Dogons) ou de conflit entre les deux groupes.

La fondation de l'Empire peul du Macina vers le milieu du 19^{ème} siècle dans le delta inondé a été l'évènement majeur qui va introduire des changements d'ampleurs dans les rapports sociopolitiques locaux. Né en réaction aux abus et à contre un environnement politique insécure partiellement entretenu par le royaume de Ségou, l'Empire peul du Macina introduit de changements notables dans les modes d'appropriation des ressources foncières dans le delta inondé, foyer de la fondation de l'empire par Sékou Amadou (1776-1844/45). Dans les régions voisines qui avaient une importance mineure par rapport aux principales provinces comme le Seeno-Gondo, les chefferies peuls se sont contentées de soumettre les paysans dogons et quelques autres populations vivant dans la plaine en imposant

des prélèvements sur les grains, le bétail et en maintenant la menace de prise d'hommes en esclavage. Par ailleurs, ces nouvelles chefferies peuls organisaient des campagnes régulières contre les villages dogons qui cultivaient leurs champs de mil dans le piedmont, et qui prenaient de temps à autre le risque de s'aventurer plus loin de la falaise, devenant de proies faciles des cavaliers. Avec cette pression imposée aux villages et hameaux de cultures, les paysans dogons se sont repliés en masse en laissant la place aux conquérants. Jean Gallais (1975) parle de cette période de l'établissement de la domination peul sur le Seeno-Gondo comme un moment d'instabilité qui a conduit des villages entiers à une sorte d'errance entre plaine et falaise en quête d'un lieu paisible où s'établir. Il donne l'exemple des Ongoïba du clan Ono des deux Pomurun en ces termes :

Les Dogon de la plaine, les Houmbébé, sont voués à une existence instable et périlleuse. Ainsi la fraction du clan Ono installée au Gondo au début du XIXe siècle, migre de 150 km pour trouver refuge auprès des Sonraï du Hombori, eux aussi acculés à la défensive dans leurs monts. Après un séjour d'une dizaine d'années, les Ono reviennent dans le Gondo pour se partager à nouveau sous la menace peul. Une partie se retranche dans le Nord Est du plateau et y restera : c'est le Pomourou-Dodiou ou Dianvéli actuel. L'autre fraction reprend la route du Gourma et fonde le Pomorou-Kou, six villages dont le principal est Mondoro (Gallais, 1957 : 98).

Jean Gallais explicite ici certaines difficultés qui ont conduit au dépeuplement de la plaine du Seeno-Gondo durant la période qui va de la conquête par les Peuls du Macina de certaines parties de la plaine jusqu'aux premiers signes de leur affaiblissement au début du 19^{ème} siècle avec le jihad d'El Hajj Omar Tall (1797-1864) d'abord puis la conquête coloniale française à partir de 1878 (Lovejoy, 2015). Le repli dans la falaise et sur le plateau s'est fait le plus souvent selon des couloirs spécifiques où chaque lignage installé dans la plaine rejoignait le reste du groupe se trouvant sur la falaise ou sur le plateau lorsque cela était possible. Dans d'autres cas, des villages entiers ont dû trouver un nouvel espace où s'installer et défricher des petites parcelles cultivables. Certaines des fractions décrites par Jean Gallais sont connues, dans une large partie de la plaine, pour avoir été les pionniers dans l'occupation du Seeno-Gondo et de ce fait, ils jouissent de la reconnaissance des lignages qui se sont de nouveau établis dans la plaine à la fin de la domination peul et lors de l'instauration d'une situation politique plus « paisible » pour les paysans dogons après la prise de Bandiagara en 1893 par les Français. Dans d'autres cas de figure, la conquête peul a conduit à la formation de nouveaux ensembles territoriaux placés sous l'autorité de chefferies peuls, relevant du Macina. Ces provinces se caractérisaient par la cohabitation entre Peuls et Dogons dans le même village, comme à Dianvéli où

les deux groupes cohabitent sur la base de l'acceptation de la part des Dogons des normes sociales inspirées du Macina.

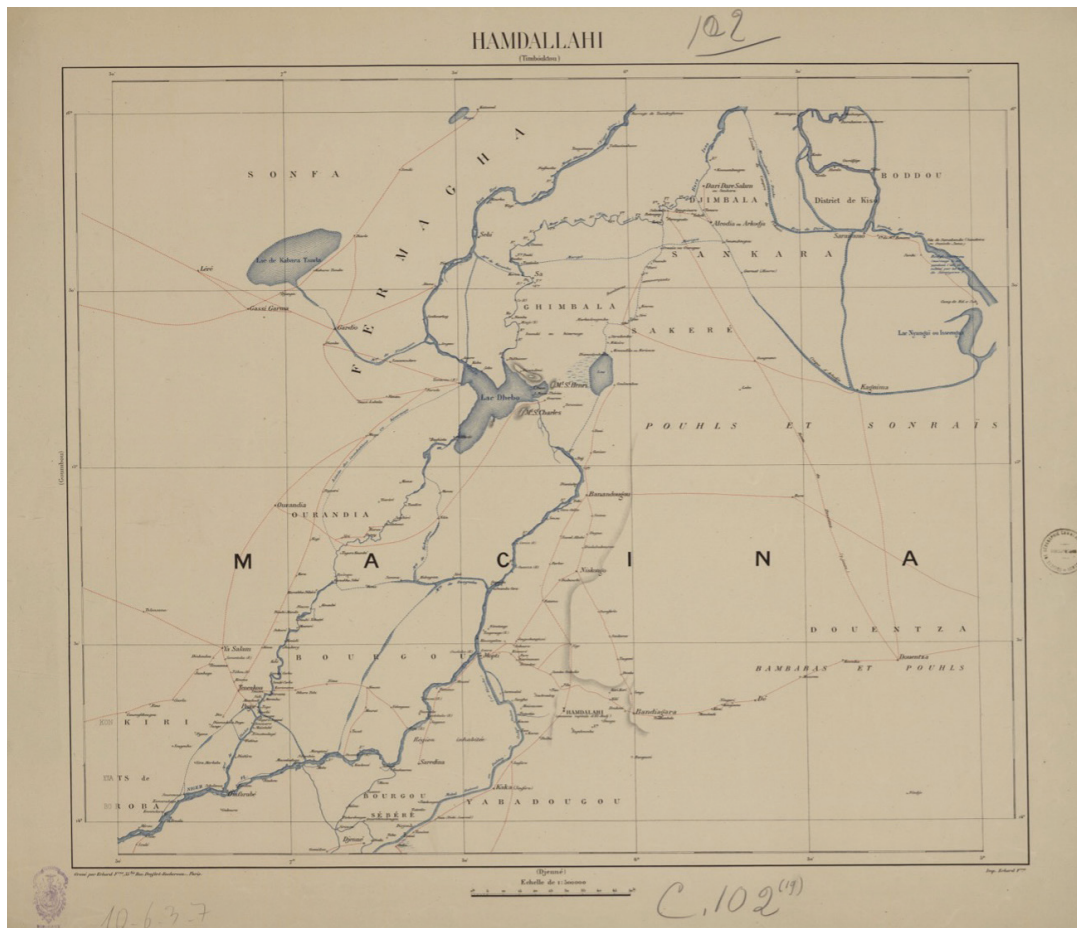


Figure 15: Carte du Soudan français : Hamdallahi: Campagne 1886-87, 1887-88/M. Gallieni ; carte dressée par MM. Fortin, Estrabon, etc. publiée en 1890 (Collections patrimoniales numérisées de Bordeaux Montaigne)

Cette nouvelle situation sociale et politique (pression sur les populations et prise d'esclaves, de grains et de bétails sur les villages dogons et les violences de différentes formes) qui s'est mise en place avec l'Empire peul du Mali (1818–1862) est à l'origine du mouvement de repli des Dogons qui ont progressivement quitté la plaine du Seeno-Gondo en direction de la falaise et du plateau où ils resteront confinés près qu'un siècle. Ce repli dans la falaise et sur le plateau n'est pas sans conséquence pour ces populations paysannes. Les espaces de vie et les ressources naturelles, qu'il s'agisse des ressources en eau ou des terres cultivables, ne sont pas suffisants pour tous. Ces espaces cultivables sont peu extensibles malgré l'ingéniosité du paysan qui crée, lorsque cela est possible, des jardins sur la roche en y déposant de la terre arable prise à quelques kilomètres de distance afin d'étendre son espace culturel. Les sources d'eau dans la roche ainsi que les points

d'eau creusés par les villages commencent à s'assécher à partir de fin février jusqu'à la tombée des prochaines pluies entre fin mai et début juin. Cela soumettait les villages à des périodes de rupture longues durant lesquelles les femmes devaient parcourir des kilomètres pour satisfaire les besoins en eau des familles. Ces limites naturelles de la disponibilité des terres agricoles et des ressources hydriques impactent significativement l'organisation socio-politique de ces villages de falaise et du plateau.

Dans le « vieux pays Dogon », les populations étaient, par ailleurs, exposées à des risques de propagation de certaines épidémies dans les couches sociales fragiles, comme chez les enfants par exemple et les personnes âgées. Ceux qui atteignaient l'âge de jeunes adultes étaient également les proies privilégiées des esclavagistes qui rôdaient dans les alentours de la falaise et dans la plaine. De même, le surpeuplement des villages qui résulte du repli cause une dégradation significative des conditions de vie de l'ensemble des populations avec une accentuation des défis d'une production céréalière capable d'atténuer les risques de famine et de malnutrition. À l'image d'autres régions du Sahel, le vieux pays Dogon a été par ailleurs confronté à des situations de famines aigües qui ont causé des pertes conséquentes de populations. Dans son étude, Gallais évoque trois épisodes plus marquants que sont : 1911-1914, 1923 et 1927-1931 (Gallais, 1975). Ces épisodes causent une décroissance de la population avec des pics de mortalités (entre 25.000 et 30.000 morts) durant la famine de 1914.⁷⁰ La vie quotidienne des villageois ne connaîtra pas de périodes paisibles aussitôt. L'emprise du régime colonial sur l'ensemble de la colonie du Soudan français jette les paysans dans le bras des chefs de cantons. Parfois expressément choisis parmi les couches défavorisées de la société, nombre de chefs de cantons pratiqueront, durant un demi-siècle, torture, emprisonnement et envoi en exil de nombreux notables et provoqueront également la fuite de nombre de jeunes hommes hors du pays Dogon.

Il est important de tenir compte du fait que les Dogons n'étaient pas si enthousiastes à une participation volontaire dans les troupes coloniales encore moins lors de la circonscription de 1914-1918. Les nombreuses pertes en vies humaines causées par la famine décourageant les lignages à se mettre à la disposition de l'administration coloniale d'autres bras valides. Dans cette veine, Patrick Dramé

⁷⁰ Dans sa thèse de doctorat Le Drézen Yann, (2008), *Dynamiques des paysages dans la vallée du Yamé depuis 4000 ans. Contribution à la compréhension d'un géosystème soudano-sahélien*, Université de Caen/Basse Normandie, souligne que, « Les premières années entre 1905 à 1909 étaient très humides, avec des moyennes entre 645 et 701 millimètres. Les conditions se sont détériorées avec une très grande sécheresse dans les années 1910, où les données pluviométriques manquent, mais les récits sont nombreux. En 1911-1912, les nomades fuient vers le Sud du Mali et les écrits de J. Villeneuve (*Rapport annuel 1911-1912, aux archives coloniales de Bamako*) indiquent près de 250 à 300.000 morts dans le pays. En 1913-1914, la sécheresse empêche toute récolte de mil, sorgho, d'ignons ou de tabac obligeant les familles à s'éloigner des villages et à se nourrir de feuilles d'arbres. », p. 32

constate que « *si en principe, le recrutement concerne toutes les communautés ethniques du territoire, la pratique révèle des zones de recrutement difficile, faible voire nulle. C'est notamment le cas chez les Dogon et les Lobi qui répugnent au service militaire* » (Dramé, 2016 :71). La circonscription ou encore le recrutement dans les troupes coloniales mais aussi à l'école sont énoncées dans les langues locales sous les expressions « *sodassi à ; ékol iîn à* » qui peuvent être traduites comme « *prises [forcées] de soldats ; prises [forcées] des enfants de l'école* »⁷¹ et cela malgré les « *primes et allocations* » accordées aux nouvelles recrues : « *Selon la circulaire du 28 octobre 1918, les tirailleurs du Haut-Sénégal et Niger reçoivent une prime d'incorporation de 200 francs, une allocation mensuelle de 15 francs pour leurs familles et enfin une solde de 0, 50 franc par jour. La nouvelle recrue se voit, de surcroît exonérée du paiement de l'impôt de capitation, de l'exécution des prestations et de l'application des peines disciplinaires* » (Dramé, 2016 : 72).

Ainsi émerge une nouvelle temporalité marquée par des changements politiques majeures pour les paysans dogons. Les opportunités offertes par l'occupation de la plaine se doublent des contraintes imposées par l'administration coloniale. Celle s'est appuyé sur des chefs locaux, les chefs de canton qui sont chargés de convaincre les populations indigènes d'adhérer aux différentes initiatives coloniales (acceptation et paiement de l'impôt de capitation, circonscription pour la guerre, travail forcé, l'inscription (forcée) des enfants à l'école coloniale...).

⁷¹ Les mêmes expressions sont utilisées pour faire référence aux premières campagnes de recrutement dans l'armée malienne des années 1960 jusqu'aux années 1980. Lors de mes entretiens avec les anciens combattants dogons de l'armée malienne ou des fils de ceux qui ont été circonscrits pour la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945), mes interlocuteurs réfèrent à leur carrière militaire comme en utilisant le terme « *sodassi ma à yèn ou fangani ma à yèn* » pour dire « *j'ai été pris pour devenir soldat ou j'ai été pris pour faire partie des forces [armées]* »